

Bientôt elle eût dépassé la dernière maison ; les sapins embaumaient l'air ; l'eau courante chantait. La rivière, qui dans la partie la plus large de la vallée étendait ses eaux si majestueusement, était ici un lutin de la montagne, sautant de roc en roc, joyeux et babillard. De temps en temps un tout petit ruisseau, blanc comme du lait et mousseux comme du champagne, se frayait passage à travers la rive et tombait précipitamment dans la rivière. Plus loin, le bruit d'une roue de moulin commença à se détacher de celui du bouillonnement des eaux. A la porte de la rustique maison du meunier, une femme à l'air bienveillant fit un signe de tête à Ulrique. Passé le moulin, la jeune fille quitta la route et suivit un sentier de forêt bordé de mousse et saupoudré du bronze des aiguilles tombées des sapins. Le bruit de la rivière lui arrivait du lointain ; auprès d'elle, il n'y avait que le cours discret d'un ruisseau qui, à en juger par la largeur de son lit à moitié vide, avait dû, jadis, s'élever à l'importance d'un petit torrent. Un brusque détour du sentier l'amena dans un espace découvert ; là, elle ralentit instinctivement son pas.

Ce n'était pas sans dessein qu'Ulrique s'était éloignée du village ; elle voulait trouver un endroit où elle pût s'asseoir et penser, envisager sa situation et songer à l'avenir. La solitude désirée était trouvée : il avait dû y avoir, en cet endroit, quelque vieux moulin, à en juger par les vestiges de murs écroulés cachés dans un épais fouillis de broussailles, on voyait encore, dans le lit du ruisseau, l'ancienne zone frangée de vieilles herbes mortes sous le poids de vénérables fougères. Sur la rive, un peu plus haut, deux vieilles meules abandonnées à la mousse semblaient deux coussins de velours vert placés côte à côte. A travers une percée dans les arbres, on apercevait les toits du village, en bas, dans le creux de la vallée, à moitié noyés dans l'océan des arbres tout blancs de leurs fleurs. Les montagnes, encore couvertes de neige, ressemblaient à l'horizon à de gigantesques monuments de marbre blanc amoncelés contre le ciel.

Ulrique s'assit sur la plus moussue des vieilles meules. Le lieu invitait à la rêverie, le second siège de mousse semblait, si voisin de l'autre, tout disposé pour des rendez-vous d'amoureux. Mais dans la rude vie de l'orpheline, aucune pensée d'amour n'avait trouvé place, et ce n'était pas pour rêver qu'elle était venue ; c'était pour calculer froidement ses chances dans l'âpre lutte de la vie. Les mains croisées sur ses genoux et les sourcils contractés par une sérieuse méditation, elle regardait l'avenir.

Quelle était exactement sa situation ? Elle était non seulement seule dans le monde, mais chargée d'une dette de trois à quatre mille florins, et à peu près sans argent. La première et la plus pressante nécessité était d'éviter de mourir de faim ; la seconde serait de gagner assez d'argent pour commencer à payer une partie des dettes. Ceci prendrait probablement toute sa vie, mais peu lui importait, pourvu qu'elle pût vivre assez pour laver de tout reproche la mémoire de son père.

“ J'ai dix-neuf ans, — pensait-elle ; — je suis forte, ma santé est excellente. Il y a donc toute probabilité pour

que je puisse travailler pendant quarante ans encore. Si je paie tous les ans cent florins, j'arriverai certainement à éteindre les dettes. Mais quel travail ? ... Je ne ferai l'affaire ni comme gouvernante ni comme professeur, car mon éducation est pleine de lacunes ; mais pourquoi, parlant anglais, ne pourrais-je être... dame de compagnie, par exemple ? J'enverrai dès aujourd'hui une annonce à un journal de Vienne. Bon, maintenant, cherchons autre chose.”

Aussitôt elle pensa à la Fondation Eldringen... C'était une rente créée par un ancêtre et que la famille allouait par tradition à une femme non mariée du nom d'Eldringen. La seule personne à laquelle il fût possible qu'Ulrique s'adressât pour cette affaire était la sœur de son père, la comtesse Minart. Après une courte et vive lutte avec son orgueil, elle résolut d'écrire quelques lignes à sa tante pour lui annoncer la mort de son père et lui poser la simple question de savoir quelles étaient les démarches nécessaires pour faire connaître ses droits à ce secours familial.

Restait la question de l'avenir immédiat. Elle avait payé sa note à l'auberge jusqu'au jour actuel, mais il ne lui restait plus rien. Elle ne trouva d'autre solution que d'avoir recours à la vente ou à la mise en gage de la montre de son père. Ce n'était pas une solution bien satisfaisante, mais elle n'avait plus de temps à perdre : ses deux lettres devaient partir le même jour.

Elle redescendit vers le *Soleil d'or* ; mais, arrivée au seuil, elle s'arrêta. Avant de faire le premier pas dans sa nouvelle vie, elle voulait s'agenouiller devant la petite croix de bois plantée sur la tombe paternelle, là-bas, dans le modeste cimetière entourant, au bas du village, la pauvre église.

Elle croyait celle-ci le dernier bâtiment construit à cette extrémité du village, mais lorsqu'elle sortit par la porte du cimetière, elle s'aperçut qu'il y avait une autre maison au delà, située à peu près à cinquante pas de l'église et entourée de trois côtés par des arbres fruitiers. Le quatrième côté bordait la route. Tout le long du mur et jusqu'aux fenêtres de la vieille ferme s'accrochaient capricieusement des vagues de verdure ; les cerisiers et les pommiers du verger s'élançaient par-dessus les pierres croulantes du mur et faisaient pleuvoir leurs fleurs sur les passants. Ce lieu paraissait inhabité, la plupart des fenêtres étaient fermées par des volets verts déteints. L'œil d'Ulrique fut attiré par une tablette de bois, clouée sur le mur à la hauteur des fenêtres closes et sur laquelle était écrite, sous une date de onze années antérieure, une inscription constatant que le 12 août de cette année-là l'eau avait atteint cette hauteur. L'eau?... Ulrique regarda autour d'elle avec étonnement ; elle vit alors, juste de l'autre côté de la route, couler la petite rivière de la montagne, mais devenue, dans ces terrains bas, calme et silencieuse, ayant l'air si peu formidable vraiment, entre ses rives aux hautes herbes, que l'inscription du mur semblait une mystification à l'adresse des passants.

MME DE LONGGARDE

(A suivre.)